

Jean Leca

**Pour(quoi)  
la philosophie  
politique**

Petit traité de science politique • 1

PRESSES DE SCIENCES PO

**Jean Leca**

**Pour(quoi) la philosophie  
politique**

**Petit traité de science politique. 1**

2003



**SciencesPo.**  
Les Presses

# Présentation

La science prétend dire tout le réel, physique et social, et ainsi le dominer. La philosophie prétend dire... le reste, « le sens de la vie ». Quant à « la politique », elle est mensonge. Vraiment ? Et si tout cela, et son reflet obligé (la « revanche » de la nature physique « violente » par les hommes, et de la « société civile », violente par l'État, la « déconstruction » des lois scientifiques, la « réduction » de la philosophie à une illusion), n'était que billevesée ? Et si l'unification de la science du génome humain, de l'intelligence artificielle, du marché et de la démocratie droit de l'homme que n'était que le récent avatar du darwinisme social ? Et si l'on avait oublié que l'homme, parce qu'il est social, parle toujours du réel « politiquement » ? Et que la division « Nature »-« Société » est elle-même politique parce que seuls des humains peuvent la formuler à partir des organisations où ils sont situés ? Et si la philosophie était une partie du contexte de la découverte scientifique et la science, une partie du contexte de la découverte philosophique ? Et si la musique et les mathématiques nous signifiaient également que le zoon politikon use toujours de langages sociaux de part en part pour essayer de dire plus que le social ? Et si le politique, à la fois l'objet dont nous parlons et le lieu d'où nous parlons, révélait que le réel est à nos yeux irréductiblement plural et en désordre et que la science quelle qu'elle soit, loin de le réduire et l'épuiser (c'est-à-dire le dissoudre), le renouvelle en y trouvant toujours de nouvelles énigmes dont la résolution ne tombe jamais tout à fait juste ? Et s'il ne pouvait y avoir de « théorie de tout » parce que nous nous essayons toujours à théoriser « universellement » à partir du seul « univers » humain que nous connaissons parce que c'est le seul dans lequel nous vivons : le « plurivers » politique ?

# Copyright

© Presses de Sciences Po, Paris, 2012.

ISBN numérique : 9782724688498

ISBN papier : 9782724608267

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

## S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site Presses de Sciences Po, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

Avec le soutien du



[www.centre nationaldulivre.fr](http://www.centre nationaldulivre.fr)



**SciencesPo.**  
Les Presses

# Table

## Remerciements

Au lecteur

---

## PREMIÈRE PARTIE. PROLOGUE : THÈMES ET VARIATIONS SUR LA PENSÉE DU POLITIQUE

---

**Chapitre I. Les « notes » de M. de Norpois. Allegretto ma non tanto**

**Chapitre II. La « conversation musicale » de Richard Strauss. Capriccioso**

**Chapitre III. « Piccinistes » et « gluckistes », « Philosophartistes » et « scienticiens ». Allegro energico ed appassionato. Doppio movimento**

**Chapitre IV. L'« objective » naturalisation scientifique de l'univers social-humain et la « subjective » création esthétique de la nature : les deux contes de fées. Lo stesso tempo. Ancora più pesante**

**Chapitre V. Histoire et philosophia perennis : L'entrée des Duègnes. Maestoso**

**Chapitre VI. Ni apartheid ni duel à mort. Intermezzo religioso**

**Chapitre VII. Connaissance et éducation. Alla Marcia**

**Chapitre VIII. Le croissant de Mme Verdurin et la politique de Tip O'Neil : contre le scepticisme. Andantino Mosso**

**Chapitre IX. Derrière toute chose, L'angoisse du chant social-humain. Coda – Ben Marcato, puis Moderato Cantabile**

---

## ANNEXES

---

**I. L'art et son explicitation. Dissertation sur la science politique comme esthétique et – déjà – les déclamations de Charles Péguy**

I. L'art et son explicitation. Dissertation sur la science politique comme esthétique et – déjà – les déclamations de Charles Péguy

II

III

IV

V

VI

**II. Quant l'art « se fait spontané » : petite divagation picturale et « poétique »**

**III. La science économique : une « philosophie politique » mathématisée ? Une incise documentaire avec quelques références à la « méthodologie politique » et à « l'économie politique »**

**IV. À propos de « la vérité comme correspondance » et de « la conception équivalentiste » de la vérité : le problème de la réalité et de sa connaissance est un problème social et politique**

I

II

**V. Le langage juridique, « science de la nature normative » ? Une apostille**

**VI. Humbles excuses à Spinoza**

## Remerciements

Le texte de ce volume, en certaines de ses parties, doit beaucoup aux remarques et à l'aide de Philippe Corcuff, Gil Delannoi, Thierry Leterre et Bruno Palier, ainsi qu'à l'amitié de Pierre Favre, Jacques Lagroye, Yves Schemeil, Johanna Siméant et Abdel Kader Zghal, et par-dessus tout à Jean-Louis Leonhardt et Bruno Revesz, deux des « amis de jeunesse » mentionnés dans l'avis au lecteur.

Mes remerciements les plus chaleureux et les plus affectueux vont à Mireille Perche, lecteur vigilant et éditeur plein d'amitié, Nadine Dada, d'une complaisance qui n'a d'égales que la compétence et l'efficacité dans l'établissement et la vérification des références, Brunnhilde Pohu (au début) et Marie-Rose Pereira (pour la plus grande partie) dont la gentille patience fut fortement éprouvée jusqu'à l'agacement par mes multiples ajouts, corrections et exigences dans l'établissement du texte et enfin, Isabelle de Vienne et Elianne Noble dont l'amicale et constante assistance dans le travail bureaucratique poursuivi pendant que je rédigeais, comme tout professeur, « à mes moments perdus », m'a apporté une aide, et un agrément, inestimables.

*Le 1er juin 2001*

## Au lecteur

Ce livre, fruit d'un certain nombre d'années d'enseignement de la théorie politique, a été écrit d'abord pour mes amis de jeunesse, ensuite pour mes amis et collègues d'aujourd'hui, en particulier les maîtres de conférences philosophes du cours que j'enseignais à l'Institut d'études politiques de Paris sous le titre pompeux « Grands enjeux du débat politique, économique, et social ». Enfin, et peut-être avant tout, j'ai écrit pour ceux, étudiants, thésards, candidats aux « concours », que j'eus à enseigner ou à juger dans différents jurys de thèses ou de concours universitaires avant que la plupart deviennent mes collègues enseignants et chercheurs. Je voudrais mentionner dans ce dernier groupe quelque peu disparate et finalement assez nombreux, dans l'ordre alphabétique l'ancienneté et la proximité ne faisant pas grand-chose à l'affaire : Bertrand Badie, Philippe Bénéton, Loïc Blondiaux, Pierre Bouretz, Lila Caimari, Omar Carlier, Marc Chevrier, Slimane Chikh, Jean-Claude Concolato, Fred Constant, Georges Couffignal, John Crowley, Olivier Dabène, Gil Delannoi, Yves Déloye, Michel Dobry, Raphael Draï, Philippe Droz-Vincent, Sophie Duchesne, Mokhtar El Hassani, Bruno Étienne, Iman Farag, Pierre Favre, Jean-Noël Ferrié, Olivier Fillieule, Daniel Gaxie, Bertrand Guillaume, Zoubida Haddab, Patrick Hänni, Jean-Philippe Heurtin, Olivier Ihl, Christophe Jaffrelot, Lucien Jaume, Fabien Jobard, Pascale Laborier, Bernard Lacroix, Stéphanie Lautard-Balme, Sandrine Lefranc, Patrick Le Galès, Bernard Manin, Camille Mansour, Pierre Mathiot, Arnaud Mercier, Daniel Mouchard, Pierre Muller, Véronique Munoz-Dardé, Pierre Noreau, Bruno Palier, Elizabeth Picard, Béatrice Pouligny, Dominique Reynié, Alain Roussillon, Javier Santiso, Yves Schemeil, Johanna Siméant, Pierre-André Taguieff, Mohamed Tozy, Dany Trom, Jean-Claude Vatin, et Patrick Weil. Ils et elles sont aujourd'hui la partie un peu plus proche du jury de mes pairs. L'on (à tout le moins l'enseignant) écrit toujours pour quelqu'un, individuel ou collectif. Pour une fois le Pirée est un homme et la cantonade est effectivement cet ensemble de personnes privilégiées, nobles spectateurs placés sur les côtés de la scène, personnages de la pièce

invisibles car en coulisse. « Parler à la cantonade » est donc toujours parler à quelqu'un, personnage ou spectateur, qui n'est pas en scène mais est supposé être là quand même pour l'auteur-acteur qui s'adresse à lui, pardon, « à elle », soyons pour une fois irréprochablement correct, la civilité s'impose à la grammaire, et d'ailleurs la cantonade est du genre féminin si le personnage-spectateur est masculin-neutre.

Thémistios, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, nous dit bien que la valeur des propos d'un philosophe n'est pas diminuée quand ils sont émis sous un platane solitaire, « sans autre auditoire que les cigales ». Cependant le philosophe, qu'il soit de pure race ou un sang-mêlé (ce qui est mon cas car je suis d'abord un « politologue »), parle pour quelqu'un, tout comme n'importe qui, et d'abord Thémistios lui-même, orateur officiel de Constantinople et conseiller de l'empereur Julien. Peut-être ne doit-il pas chercher à plaire (même à l'ami Platon), mais ce n'est pas une raison pour l'imaginer parlant aux cigales qui n'en ont cure, et Thémistios le sait bien qui n'est pas un fou ni un Bienheureux. Seuls certains Saints, nous disent les histoires édifiantes, parlent aux loups et aux oiseaux. Sûrement pas les auteurs d'arguments.

Mais ceux-ci peuvent parler aux morts et pour eux. Je dédie donc ce livre à la mémoire de Georges Lavau, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris qui m'enseigna beaucoup de science politique en passant, bien que je ne fus jamais son étudiant mais assez tôt son collègue (à Grenoble dès 1961, puis à Paris jusqu'à sa mort) ; et de Pierre Ganne, jésuite, qui écrivit peu et enseigna beaucoup, à Lavau et à moi comme à beaucoup d'autres, à des moments différents, jadis dans les terres dauphinoises. Ces Inconnus du Public sont le sel de la terre.

*Paris, juin 2001*

# **Première partie. Prologue : thèmes et variations sur la pensée du politique**

## Chapitre I. Les « notes » de M. de Norpois. *Allegretto ma non tanto*

Ce texte n'aurait pas été écrit sans la lecture du *Dictionnaire de philosophie politique*<sup>[1]</sup>. J'aimerais remercier Philippe Raynaud et Stéphane Rials pour l'intérêt qu'ils ont réveillé en moi et donc pour l'aide tout à fait involontaire qu'ils m'ont apportée. J'aurais aimé pouvoir remercier également Alain Renaut qui a dirigé la publication récente d'un important recueil de philosophie politique<sup>[2]</sup>. Le présent manuscrit était trop avancé, dans hélas ! tous les sens du terme, pour que je puisse faire autrement qu'en tenir compte discrètement dans toute la mesure de mes capacités. En revanche j'ai constamment croisé la lecture du *Dictionnaire* avec celle du *Companion* dirigé par Robert Goodin et Philip Pettit, antérieur de trois ans<sup>[3]</sup>. Les dimensions ne sont comparables qu'en apparence (679 pages contre 770 pages au *Dictionnaire*, et les pages du premier comptent environ 3 400 signes contre 6 200 dans le second ; il y a 41 entrées dans le *Companion* contre 137 dans le *Dictionnaire*). Mais surtout les conceptions en sont assez opposées pour justifier à l'occasion la comparaison par contraste. Le *Companion*, qui ne porte que sur le contemporain et dont certains rédacteurs vivent en Australie, apparaît aux antipodes du *Dictionnaire* allant de Solon à Habermas et centré sur la Rue d'Ulm et la Place du Panthéon. Tout dit la différence, jusqu'aux jaquettes illustrées, celle du *Companion* reproduisant le kaléidoscope chahuteur et bigarré dû à Jörg Immendorff et intitulé « *Auf zum 38 Parteitag : Café Deutschland* » (« Et maintenant le 38e congrès du Parti : Café Allemagne »), celle du *Dictionnaire* moins imaginative, nous montrant la conversation d'un vieux barbu platonicien tenant le *Timée* d'une main tout en montrant impérieusement le ciel d'un index décidé et d'un jeune barbu aristotélicien à la main apaisante et tout aussi autoritaire, désignant la terre tout en tenant l'*Éthique*, détail de l'« *École d'Athènes* » de Raphaël, si digne et solennel jusqu'à être pontifiant qu'il est permis à tort ou à raison d'y voir une quasi-parodie.

J'ai donc écrit une recension mais je lui ai donné aussi le caractère d'une conversation. La conversation abonde en surprises, en interventions impromptues d'intrus inattendus (ou trop attendus). Que peuvent bien venir faire Péguy et Beaumarchais, et Proust, et Molière, et Shakespeare, et les Halévy (pas Élie, ni Daniel, mais le père Ludovic le librettiste d'Offenbach et le grand oncle Fromental auteur fêté de *La Juive*, « œuvre d'un grand sentiment dramatique » disait le Larousse universel), et les valets, Jeeves chez Bertie Wooster et Wodehouse, Sam Weller chez Mr. Pickwick et Dickens, et même le chat de Kipling sinon le chat Murr d'E.T.A. Hoffmann et le chat de Cheshire d'Alice moins sympathiques à mon goût, en compagnie de Berlin, Boudon, Bourdieu, Gellner, Nozick, Popper, Rawls, Rorty, Strauss, Lévi-Strauss (lui aussi avec son chat) et quelques autres ? Tant pis, ils se sont invités, mêlés à la conversation, il m'a plu de les évoquer devant une assistance déjà fort mélangée et au diable l'accusation d'éclectisme sans principe que les penseurs rigoureux, savants ou philosophes, porteront du haut de leur esprit de système.

La meilleure glace italienne que je connus dans mon enfance est le « *tutti frutti* », l'un des meilleurs opéras du XXe siècle (on parlera beaucoup d'opéra dans ce « prologue » et même quelque peu ailleurs on verra pourquoi) est un *tutti frutti* offert à la dégustation à la *Fenice* de Venise en 1951, dans le temps de mon adolescence, *The Rake's Progress* (« La carrière d'un libertin ») d'Igor Stravinsky sur un livret d'Auden et Kallman d'après des gravures d'Hogarth (1732) que Stravinsky admira dans une exposition à Chicago. D'ailleurs toute l'œuvre de Stravinsky est un énorme et succulent *tutti frutti*, de Rimsky-Korsakov à Tchaikowski, de Monteverdi à Haendel et Pergolese et jusqu'à Schoenberg, sans cesser d'être l'un des grands monuments, et des plus personnels (en est-il d'autre ?), du XXe siècle. Un auteur, quels que soient ses « multiples moi » (si ceux-ci existent), n'a jamais qu'une voix, et quelquefois le plagiaire n'en a pas du tout, mais pourquoi ne devrait-il n'avoir ni yeux ni oreilles, ou si peu ? (le plagiaire en revanche n'a que ça). Si la musique ne devait nous révéler, avec les *Pièces froides* ou l'admirable *Socrate* si loin du trotinement mutin de *La belle excentrique*, que la grise poussière de l'appartement sordide d'Erik Satie vieillissant à Arcueil ou, avec les dernières *Rapsodies hongroises* ou la *Lugubre gondole*, déjà si loin des pourtant chronologiquement proches (neuf ans) *Jeux d'eau à la ville d'Este* à la mystique chatoyante, que la perspective du vieux Liszt de retourner à la même poussière (ce qui d'ailleurs lui fait emprunter des voies que le XXe siècle reconnaîtra comme nouvelles), il me semble qu'elle

décevrait tout de même quelque peu. Emporté par ma rhétorique, j'ai « voulu », enfin j'ai réalisé après coup que « tout se passait comme si » j'avais voulu, écrire mon *Rake's Progress*, la « carrière d'un politologue », avec le risque redoutable de n'écrire qu'un *Cercle de craie*, non pas la pièce [trop] célèbre de la période américaine de Brecht (1945), mais l'opéra à peu près oublié depuis sa composition en 1932 par Alexander Zemlinsky, cet autre éclectique mêlant Brahms, Dvorak, Stravinsky et Kurt Weill, qui fut tout de même l'associé de Mahler et le professeur et beau-frère de Schoenberg.

Une conversation est pleine de détours et d'apartés, ici des parenthèses, des notes et des annexes. « Ach ! trop de notes, trop de notes ! » Ceci s'adressait à Mozart (et c'était l'Empereur qui parlait). Je sens la folle indécence de cette évocation dont je m'excuserai cependant en rappelant qu'on peut être snob et pontifiant et participer à la conversation comme le piano participe à un concerto du même Mozart où chaque partenaire « annote » l'autre. Et si les notes étaient ce qui révèle le texte, et tout ce qui va avec ? (et Dieu sait s'il y en a aujourd'hui de ces choses, contexte, subtexte, hypertexte, intertexte, j'en passe). Ainsi le marquis de Norpois vu par le jeune narrateur (il faudrait dire le jeune protagoniste évoluant dans le roman, « raconté [se] racontant » par le narrateur *du* roman racontant rétrospectivement le premier) sait interrompre à propos son interlocuteur par des espèces de notes, « terminaisons très ordinaires » mais qui prennent, du fait de l'immobilité des traits du visage dont les avait fait précéder « l'aristocratique virtuose », « l'imprévu quasi malicieux de ces phrases par lesquelles le piano, silencieux jusque-là, réplique au moment voulu au violoncelle qu'on vient d'entendre... »<sup>[4]</sup>.

Avec toute sa « pédantesque niaiserie », Norpois, ce grand annotateur, est un véritable expert de la politique pratique, ce qui le rapproche de Cottard (expert en médecine) avec cependant une différence de taille : Cottard est un « grand clinicien » tout en étant un « illettré » amateur de « calembours stupides »<sup>[5]</sup> qui eux aussi annotent les phrases des autres, mais de façon absurde, alors que Norpois doit sa compétence à la pertinence de sa platitude même, de même que son ami le marquis de Vaugoubert, dont « la banalité » des manières était celle « d'un homme de dernier ordre », n'en était pas moins « grâce à son parfait bon sens d'homme du monde... un des meilleurs agents du Gouvernement français à l'étranger »<sup>[6]</sup>. Grâce à lui, le narrateur réalise que « répéter ce que tout le monde pensait n'était pas en politique une marque d'infériorité mais de supériorité ». Tout

politologue, débutant ou confirmé, devrait méditer cette note très longuement et surtout sans ricaner bêtement, à condition toutefois de la contextualiser pour ne pas en faire tout de suite une vérité éternelle et universelle à graver en lettres d'or : *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est publié pour la première fois en 1918 à la fin d'une guerre qui sanctionne le processus post-révolutionnaire d'auto-engendrement de l'opinion analysé par Tarde, dont Jean Stoetzel fera la théorie un quart de siècle plus tard<sup>[7]</sup> et dont la constitution des sondages en triple champ, technique, théorique et culturel, sera un élément clé, au moins dans certaines configurations<sup>[8]</sup>. En matière sociale la note aphoristique, aussi concise, générale et abstraite qu'elle paraisse, est souvent à la fois l'énoncé d'une propriété présumée relever de la structure a-historique et un énoncé répondant à une histoire précise. Dans ce contexte, l'« enfantillage » des notes du « fin diplomate » qu'est Norpois « a sa contrepartie : les diplomates savent que dans la balance qui assure cet équilibre, européen ou autre, qu'on appelle la paix, les bons sentiments, les beaux discours, les supplications pèsent fort peu ; et que le poids lourd, le vrai, le déterminant, consiste en autre chose, en la possibilité que l'adversaire a, s'il est assez fort, ou n'a pas, de contenter, par moyen d'échange, un désir. »<sup>[9]</sup> Encore une note à méditer pour compléter la première et ici encore surtout pas pour prendre un air entendu et décréter qu'en politique ce qu'on dit n'a pas d'importance, contresens mortel. Dans « les eaux glacées du calcul égoïste » l'échange de messages adéquats et correctement interprétables est un impératif stratégique, tout spécialiste de la dissuasion nucléaire ou membre d'un « groupe de contact » vous le dira.

La conversation ordinaire où brillent Norpois et aussi Swann, Charlus et Bricot nous rappelle ce que les partenaires de la « conversation philosophique » aimeraient oublier : que toute conversation quels qu'en soient le domaine, l'objet et les participants [n']est [qu']une des scènes où peut se jouer le jeu politique. Elle n'est jamais toute la politique réelle pas plus qu'elle n'est seulement le jeu de langage des relations de pouvoir social mais elle en participe toujours. Les tenants de la « conversation philosophique », celle de Socrate, aimeraient bien croire que celle-ci est ontologiquement pure de tout rapport de « désir », c'est-à-dire ici de pouvoir, d'intérêt et d'envie, domaine qui serait monopolisé par l'autre conversation (« mondaine » ou d'« affaires »). Comme si viser au « désintéressement » politique signifiait que l'on est « apolitique », totalement non intéressé parce que non intégré, de droit et de fait, pour le meilleur et pour le pire, au monde social, donc politique, où l'on vit tous les

jours. Les savants ont la même perception, et le même souhait, en ce qui concerne le débat scientifique. Les intellectuels démocrates, quant à eux, conscients du politique mais désireux de le soumettre au juste et au raisonnable, décrètent, quand ils ont un peu trop lu les philosophes et/ou les savants avec qui ils respirent la même atmosphère, celle des lieux neutres où se fait la « haute culture », que le débat politique vrai devrait obéir à la norme technique et éthique permettant seule à la conversation d'être pertinente, par exemple le « principe de coopération » de Grice ou la « non-contradiction performative » d'Apel. Après quoi, tous, philosophes, savants et démocrates attendent que leur conversation édifie les autres et règle leur comportement : le monde deviendrait la philosophie de Kant, la science de Darwin, la communication de Habermas, et pour les plus concrets et engagés d'entre eux, la constitution de Dworkin. « Le monde est fait pour aboutir à un beau livre », disait paraît-il Mallarmé. Et pourquoi pas à une grande philosophie ou à une science accomplie, ou mieux encore, à leur intégration réciproque dans une grande Constitution, nouveau « Grand livre du monde », démocratique, scientifique, moral et écologique bien sûr ? Ces convictions illustrent une propriété sociale fondamentale au moment même où elles la dénie, et cette dénégation même prouve ou du moins illustre ce qu'elle dénie : un intellectuel qui veut se faire entendre et donc faire son chemin, cherche toujours à « enrôler des jeunes gens, la plus vieille et la plus chère ambition, la plus secrète convoitise ecclésiastique. [C'est pourquoi] il y a beaucoup plus de ressemblance, beaucoup plus de voisinage qu'on ne le croit... entre l'ambition intellectuelle et l'ambition politique, entre les partis intellectuels et les partis politiques, entre la passion du commandement intellectuel et la passion du commandement politique<sup>[10]</sup> ».

Attention cependant – j'annonce un *leitmotiv* de ce livre – à l'universel soupçon réduisant les principes qui animent la conversation philosophique et les théories et protocoles qui animent la conversation scientifique à des effets d'intérêts, de pulsions ou de structures inconscientes, ce qui les dépouille de force causale propre, comme si les « raisons » (bonnes ou mauvaises) n'existaient pas et n'étaient *jamais que* des rationalisations. Aussi illusoire qu'elles paraissent à première vue à ceux « à qui on ne la fait pas », les perceptions savantes et philosophiques en forme de *wishful thinking* ne le sont pas complètement. Dans *La recherche* le pouvoir social est omniprésent et (par conséquent ?) l'on y bavarde, converse et « rapporte » beaucoup ; l'on n'y fait pratiquement que ça<sup>[11]</sup>, même quand le jeune narrateur nous livre ses soliloques sur ses impressions et désirs

touchant la Berma, Rachel, Odette, Gilberte, Albertine, voire Chopin et « la petite phrase » de la sonate de Vinteuil, complétés par les « notes dans le texte » où Proust se risque à des généralisations psycho-sociologiques formant autant d'éléments d'un « Traité de l'identité individuelle » sorte de subtexte « scientifique » de ce bizarre « roman ». Seuls émergent à part comme des rochers au milieu d'un torrent les moments de « mémoire involontaire » touchant surtout la Grand'mère et, complètement dans le Temps et hors du Temps, l'extraordinaire danse macabre qu'est toute la fin du *Temps retrouvé*. Mais la philosophie est totalement absente, au moins à première vue, tout comme la science d'ailleurs sauf, évidemment, la psychologie dérivée du naturalisme d'Huxley qui a droit à une « note » de presque toute une page dans *Sodome et Gomorrhe*. C'est peut-être pourquoi le seul philosophe fugitivement présent est un « illustre philosophe norvégien » invité, on se demande bien pourquoi, chez les Verdurin à la Raspelière. Le digne homme, « du reste, un être délicieux », s'annote en quelque sorte lui-même tout en parlant, à la différence capitale de Norpois qui annote les autres : il parle le français « très bien mais très lentement » l'ayant appris depuis peu et « parce qu'en tant que métaphysicien il pensait toujours ce qu'il voulait dire pendant qu'il le disait, ce qui, même chez un Français, est une cause de lenteur ». Il ne devient « d'une rapidité vertigineuse » que « pour s'échapper dès qu'il avait dit adieu » (comme on le comprend !)<sup>[12]</sup>. « Notons » au passage, contre ceux qui soupçonnent Proust d'un regard cynique ne relevant que les petits côtés de sa société, que celui-ci fait preuve d'une grande « sensibilité morale »<sup>[13]</sup> qui jamais ne méprise ceux dont il parle (même Morel, de loin le plus méprisable, même la fascinante duchesse Oriane et le violent duc Basin de Guermantes qui dans leur genre ne sont pas mal non plus...). C'est elle qui lui permet d'atteindre à cette lucidité sociale et politique alors que le monde où baigne le narrateur semble indifférent aux sciences sociales et à la philosophie de l'époque, bonnes ou mauvaises. Taine est cité, et Leroy-Beaulieu « sans qui », au jugement de Norpois, « aucune élection à l'Institut ne peut se faire », mais la lecture de John Stuart Mill est réservée à la « jacassante » Mme de Cambremer avec sa « culture toute postiche ». Il y a donc bien quelque différence entre les conversations philosophiques et scientifiques d'une part, et d'autre part la conversation socio-politique proustienne. Mais le classement n'est pas dichotomique ni la frontière étanche car le jeu du pouvoir social est partout : tout est dans la manière d'annoter et de s'annoter. Ce qui est vraiment illusoire, c'est la conviction que seules les notes philosophiques ou scientifiques, alliées ou

concurrentes, donnent le ton à tout le monde. Cette conviction elle-même prouve l'omniprésence du seul monde social réel qu'est le monde proustien.

Voilà les notes réhabilitées, celles de Proust autant que celles de Norpois. Ces pauvres notes<sup>[14]</sup>, kyrielles de références bibliographiques, exemples illustratifs, allusions, arguments intercalés (et parfois interpolés), sont autant de recoins et de mezzanines où des Vadius cuistres (le plus souvent) et, trop rarement, un Pierrot plus ou moins lunaire viennent pérorer ou mimer quelque figure sous le regard insaisissable d'un Tartufe s'apprêtant à dépouiller les invités et à faire déguerpir les hôtes pour prendre possession des lieux. J'avoue avoir succombé – en fait m'être livré avec un plaisir intense pour lequel on me taxera du complaisant narcissisme de celui qui aime se voir et se montrer enthousiaste pour quelque chose, mais que j'espère néanmoins faire partager au lecteur – à l'excoitation sous forme d'excursus et de remarque intercalée, péché capital aux yeux de la critique exigeante et dont tout thésard est invité à repousser la tentation satanique. Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit* et censeur impitoyable de ses auteurs, appelait ça des « textes gigognes » et pourtant Mounier aimait la prose de son aîné Péguy (autre fondateur de revue), cette exemplaire Mère-Gigogne. Bien qu'en réalité les tables gigognes forment des ensembles plutôt sobres et fonctionnels, les textes du même nom font désordre, qui plus est encombré. Par-dessus le marché, sans honte et avec témérité, je « mélange » des références à des disciplines qui s'ignorent mutuellement, sauf quand leurs tenants se rencontrent autour d'un puissant du jour. À quoi rime évoquer le management public en parlant d'esthétique politique<sup>[15]</sup> surtout si l'on n'est pas le Leibniz, ou à la rigueur le Fontenelle, local et si l'on ne propose aucun système du monde ? Certes, c'est précisément ce que fait le monde réel qui mélange genres et spécialités dans de joyeuses ou sinistres saturnales qui trouveront toujours un Gibbon, un Hegel, un Comte, un Marx, un Tocqueville, un Dewey, un Weber, un Toynbee prêts à y mettre de l'ordre et à en tirer le sens global historique (si l'on est modeste) ou *sub specie aeternitatis* (si l'on est, ou se croit inspiré par Dieu, la Raison ou la nature physique). Car les hommes ne peuvent pas faire autrement et ce faisant ils font partie du monde réel (social et aussi physique) qui pourtant en tant que tel ne propose aucun système de lui-même. Mais l'entreprise intellectuelle de bricolage à laquelle je me livre en mimant ainsi le monde réel demande quelque talent spécifique que l'on n'exige pas du monde réel qui a l'énorme avantage d'être déjà là et de ne pas avoir besoin d'être lu et

pris au sérieux.

D'où le reproche habituellement encouru et que je m'attends à encourir : comment peut-on être aussi pédant, pesant, nonchalant, lourd, complaisant, faussement primesautier et prétendre écrire pour de distingués intellectuels et savants sans risquer le qualificatif infamant de « *name dropper* » ? Cette expression intraduisible désigne dans le langage des snobs une variété particulière de snob. Comme tout un chacun le sait, le « *name dropper* » est un animal familier qui parsème le langage articulé ordinaire de mots ou onomatopées présumés désigner des « auteurs d'arguments », ce qui dispense l'animal de passer au langage de l'argument, remplacé par l'allusion non explicitée. Le plus souvent l'auditeur n'a pas lu les auteurs ou, ce qui revient au même, n'a pas eu l'occasion de dîner en ville avec eux, ou leur nom n'a pas été prononcé avec compétence par un dîneur en ville important. Pour actualiser et démocratiser quelque peu, l'un des équivalents actuels du dîner en ville (qui n'a pas disparu lui-même pour autant) est la foule d'incroyables « *talk shows* » télévisés culturalo-publicitaires où rien de la raison ou du cœur ne s'exprime mais tout ce qui est passion, ressentiment et vanité s'étale et encore à une échelle très réduite : on y mime la passion en la confondant avec quelque écart de langage. C'est le monde où M. Bloch père étend son « importance illusoire », « monde des à peu près, où l'on salue dans le vide, où l'on juge dans le faux. L'inexactitude, l'incompétence, n'y diminuent pas l'assurance, au contraire<sup>[16]</sup> ». Évidemment, dès que les noms propres inconnus deviennent des noms communs établis par la renommée en perdant en général leur prénom (ou en ne gardant que ce dernier ou un équivalent pour l'initié), difficile nuance à rendre par écrit, par exemple quand « Michel Foucault » devient « foucault » ou « Jacques Derrida », « derrida », quand « Rosa Luxemburg » devient « rosa (La rose ?) » et Thomas d'Aquin « le docteur angélique », le « *name dropper* » (surtout si *son* nom a déjà été cité auparavant par un « vrai connaisseur ») perd son statut diminué d'animal distraitement écouté et flatté avec un grattement entre les oreilles et bondit joyeusement pour prendre place à la « *High table* »... Mais qu'il prenne garde à la Roche Tarpéienne, s'il cesse de plaire il sera traité d'« ennuyeux » : les salons Verdurin et Guermantes, pourtant longtemps ennemis, ne fonctionnent pas de manière différente à cet égard et ils survivent à la soi-disant « fin de l'Histoire » et à la prétendue ère électronique de l'« éphémère » comme ils survécurent jadis avec de nouvelles étoiles à la première guerre mondiale et à l'ère littéraire et picturale de Dada.

---

## Notes du chapitre

[1] 1. Philippe RAYNAUD, Stéphane RIALS, dir., *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris : PUF, 1996, ci-après cité comme *Le Dictionnaire*.

[2] 2. Alain RENAULT, dir., *Philosophie politique*, 5 vol., Paris : Calmann-Lévy, 1999. À l'autre bout de l'échelle dimensionnelle (128 pages contre environ 2 500) j'aimerais recommander aussi un petit manuel stimulant, Philippe CORCUFF, *Philosophie politique*, Paris : Nathan, 2000.

[3] 3. Robert GOODIN, Philippe PETTIT, eds, *A Companion to Contemporary Political Philosophy*, Oxford : Blackwell, 1993.

[4] 1. Marcel PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, in *À la recherche du temps perdu*, vol. I, Paris : Gallimard, La Pléiade, 1954, p. 456. Je me suis tenu à l'ancienne édition en trois volumes de La Pléiade, l'édition savante plus récente en quatre volumes due à Jean-Yves Tadié me donnant l'impression d'assister à une représentation de *Fidelio* où l'orchestre après avoir joué l'ouverture jouerait ensuite, ou dans la deuxième partie de la soirée, les ouvertures successives de *Léonore I*, *II* et *III*, les scènes chantées voire parlées étant traitées à l'avenant. Il est vrai que *La recherche* est un *Fidelio* inachevé où la montée du Progrès vers la chaude lumière de la Liberté (par la fortitude de l'Amour, ici « conjugal », résistant au temps) est remplacée par la glaciale et mortelle lumière noire de ce même temps (est-il le même ?) « incorporé » sur lequel nous sommes perchés comme sur de « vivantes échasses » et que la mémoire, au lieu de récapituler cette « grande dimension suivant laquelle la vie se réalise », prétend nier en « introduisant le passé dans le présent sans le modifier, tel qu'il était au moment où il était le présent » afin de sauver l'identité du moi des atteintes portées au corps jusqu'à ce que « la mémoire en se retirant emporte aussi ce moi » (Marcel PROUST, *Le temps retrouvé* in *À la recherche du temps perdu*, vol. III, citations pp. 1046, 1048, 1031, 1037). Dans ce monde, Léonore-Fidelio finira bien par épouser Pizarro, le cruel tourmenteur de Florestan, réalisant à l'envers le parcours de Mme Verdurin finissant par épouser le prince de Guermantes. C'est pourquoi, tout compte fait et malgré l'inconfort qu'elle procure, la toute récente édition de La Pléiade est peut-être plus fidèle en esprit au monde proustien.

[5] 1. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, op. cit., p. 433.

[6] 2. *Sodome et Gomorre* in *À la recherche du temps perdu*, vol. II, Paris : Gallimard, La Pléiade, 1954, pp. 643-644.

[7] 3. Jean STOETZEL, *Théorie des opinions*, Paris : PUF, 1943. Je reviendrai naturellement sur l'opinion, chap. XVI et Annexe XLIII, et *passim*.

[8] 4. Loïc BLONDIAUX, *La fabrique de l'opinion. Une histoire sociale des sondages*, Paris : Le Seuil, 1998.

[9] 1. *Le côté de Guermantes* in *À la recherche du temps perdu*, vol. II, p. 259. Cette simple phrase où l'on verra à juste titre une position « réaliste » suffit à montrer la superficialité de l'opposition souvent hâtivement présentée dans la « théorie des relations internationales » entre « réalistes » et « culturalistes » car comment un désir est-il exprimé, et formé sinon à l'intérieur d'un langage humain, constituant une culture ?

[10] 1. Première apparition du [mé] contemporain de Proust (celui-ci né en 1871, l'autre en 1873) avec qui il n'a rien de commun (le bourgeois Proust fit Sciences po, le populaire Péguy Normale Sup) sauf de brillantes études secondaires en philosophie et une passion pour l'affaire Dreyfus... et aussi le fait que Daniel Halévy fit abonner Proust aux *Cahiers de la*

Quinzaine (Sébastien LAURENT, *Daniel Halévy: Du libéralisme au traditionalisme*, Paris : Grasset, 2001, p. 160). Charles PÉGUY, « De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne », *Cahiers de la Quinzaine*, 5e cahier de la 8e série in *Œuvres en prose 1898-1908*, Paris : Gallimard, La Pléiade, 1959, p. 1061. Comme pour Proust, j'ai gardé la vieille édition de La Pléiade, mais cette fois seulement par fidélité à un morceau de carton et de papier bible qui me saisit à sa parution et ne me lâcha plus. Sans doute y étais-je socialement prédisposé...

[11] 1. Enfin presque... Pensons au dîner vénitien des vieux amants Norpois et la marquise de Villeparisis fait de longs silences, de soupirs et aussi, de la part de Norpois, de violentes intempérances verbales, l'un des moments les plus émouvants de *La fugitive*, et dans le registre du non-montrable à la rencontre parisienne du baron de Charlus et du giletier Jupien qui ouvre *Sodome et Gomorrhe*.

[12] 1. Marcel PROUST, *Sodome et Gomorrhe*, op. cit., vol. II, p. 950.

[13] 2. Jean-François REVEL, *Sur Proust*, Paris : Julliard, 1960 et Grasset, 1987, chap. III. Sur la lecture de *La recherche* comme recherche de la Vérité, Vincent DESCOMBES, *Proust. Philosophie du roman*, Paris : Éditions de Minuit, 1987. Voir aussi les chapitres sur la politique et la morale dans Malcolm BOWIE, *Proust among the Stars*, Londres : Harper Collins, 1998.

[14] 1. Ne lésinons pas sur une note pour en savoir plus sur les notes : Anthony GRAFTON, *The Footnote : A Curious History*, Londres : Faber, 1997. Oh ! à propos, l'avalanche de titres empilés dans les notes et annexes n'est pas destinée à stupéfier le lecteur écrasé par cette charge de plomb, et tenté naturellement de trouver son salut dans la fuite, c'est-à-dire le rejet du livre. Je la voudrais seulement courtoise invitation pédagogique à *choisir* selon ses goûts des lectures de complément. J'entendis pour la première fois en 1958 la remarque définitive destinée à « éreinter » un livre : « il est fait avec une pile de livres », comme si cela suffisait à le déconsidérer en face de livres empilant des données, des anecdotes, des impressions ou des contes à dormir debout, sans égard à la façon dont il est fait ni à ce qu'il dit.

[15] 1. Ou aussi bien de vues du monde « philosophiques » car le management a maintenant sa philosophie dont se sont emparés des philosophes goulus et que des sociologues à l'esprit aigu savent décortiquer et écorcher : Luc BOLTANSKI, Ève CHIAPPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris : Gallimard, 1999.

[16] 1. Marcel PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, op. cit., pp. 770-771.